

GÉNÉSIS

NATACHA PILORGE

Ce roman est présenté en autoédition.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction illégale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nom de l'ouvrage : Génésis

Auteur : Natacha Pilorge

Dépôt légal : mars 2022

Graphiste : Dragonfly Design εἰς

Correction : Cécile Caille, Help Correction

Isbn : **979-10-359-7192-2**

Achévé d'imprimer en France

CHAPITRE 1



GÉNÉSIS

Quelque chose ne va pas. La sensation que mon corps ne m'appartient plus, qu'il pèse une tonne et que tout le monde peut le manipuler à sa guise. Je suis en vie, mais j'ai l'impression d'être morte à l'intérieur.

J'ai tellement sommeil. Et ce mal de tête qui n'en finit pas...

Impossible d'ouvrir les yeux. Je m'agite, tente de retrouver mes esprits et puis... le vide. Le noir. Un tourbillon qui m'entraîne toujours plus bas. Si

profondément, que je ne vois même pas cette fameuse lumière blanche dont de nombreuses personnes parlent parfois. Non, simplement, je tombe.

— Mademoiselle ? Mademoiselle ? Essayez d'ouvrir les yeux. Montrez-nous que vous êtes là !

Une voix m'appelle. Douce, patiente. Ça fait plusieurs fois que je l'entends. Je ressens un truc dans son timbre. Une sorte de désespoir. J'ai très envie de lui faire plaisir, mais je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que j'aimerais la remercier de me tirer de ce sommeil dont je ne veux plus. En même temps, j'ai peur. Pire que ça, je suis effrayée, presque tétanisée. Mon cœur pique un sprint tandis qu'un son répétitif et lancinant résonne et me vrille les tympans, augmentant sensiblement ma migraine. Pourtant, je force mes paupières à s'ouvrir. Lentement, difficilement. D'abord une. Puis l'autre. La lumière crue de la pièce me brûle les rétines. Je les referme immédiatement dans un gémissement plaintif.

— Non, non ! Restez avec moi ! Docteur, elle est réveillée !

Enfin, je ne veux plus.

Par pitié, qu'on me laisse tranquille !

Trop tard. On me palpe, on me pique et quelqu'un me force à reprendre connaissance.

Parce que je m'étais évanouie ?

— Elle revient ! Mademoiselle Burning ? Vous êtes à l'Hôpital Général de Mexico. Vous vous souvenez de ce qu'il s'est passé ?

À l'hôpital de Mexico ? Je suis blessée ? Mon Dieu, mais qu'est-ce qu'il m'est arrivé ?

Je comprends la langue dans laquelle on me parle, mais je me sens étrangère à ce pays. Loin de mon foyer, sans savoir d'où je viens. Moi, qui ne suis personne et qui viens de nulle part. Cette impression est super flippante. Je me mets à trembler comme une feuille. Ma tête tourne et une violente nausée m'assaille.

— Non, je n'en sais rien, articulé-je d'une voix venue d'outre-tombe. Comment m'avez-vous appelée ?

Malgré mon trouble, je parviens à fixer mon attention sur cet homme au teint bronzé et aux cheveux noirs, vêtu d'une blouse blanche. Le médecin, certainement. Il me regarde d'un air sévère, les sourcils froncés.

— Bipez le scanner ! ordonne-t-il à l'infirmière. On doit absolument vérifier qu'il n'y a pas de commotion. Elle me paraît désorientée.

La jeune femme si gentille part en courant. Je ne veux pas qu'elle s'en aille. J'ai envie de lui crier de revenir, mais je n'en ai ni le temps ni la force. Le docteur se poste près de moi, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon en velours.

— Je suis le docteur Molina. Vous avez été retrouvée dans un sale état il y a deux jours, au fond d'une ruelle. Les papiers que vous aviez sur vous nous ont appris que vous vous nommez Génésis Burning.

— Génésis Burning... répété-je, sans que ce patronyme ne m'évoque quoi que ce soit.

J'ai beau chercher, ce nom et ce prénom sonnent creux. Celui qui m'observe toujours avec beaucoup d'attention

sort une petite lampe-torche de sa blouse puis me la braque dans les yeux. Je me sens agressée par ses gestes, alors je tourne la tête pour lui signifier mon désaccord. Il n'en a que faire et poursuit :

— De quoi vous souvenez-vous ?

— De rien...

Il suspend son geste en soupirant.

— Nous allons procéder à d'autres examens pour connaître l'étendue de vos blessures. Beaucoup d'ecchymoses, des plaies qui ne nécessitaient pas de sutures. Nous pensions que ce n'était pas grave, mais votre perte de mémoire est inquiétante.

Je suis totalement perdue et ne comprends rien.

Comment ai-je atterri ici ? Qui m'a retrouvée ? Et surtout, qui suis-je ?

— Je vais vous laisser vous reposer. Si quelque chose vous revient, bipez une infirmière immédiatement.

Sans attendre, il disparaît. Je me retrouve seule avec mes angoisses de plus en plus grandes. Je ne perds pas une seconde pour me lever. Mauvaise idée. Mes jambes manquent de me lâcher tant elles flageolent. Je suis au bord du malaise. Mais que m'a-t-on fait ? Tant bien que mal, je me dirige vers l'unique porte de la chambre. Une fois dans la salle de bains, je m'accroche au lavabo, histoire de reprendre mes esprits. Quelques mètres à peine, mais c'est comme si j'avais couru un marathon. Je suis littéralement épuisée.

Respire profondément. Une inspiration en gonflant mon ventre, puis une expiration en le rentrant. Je ne sais

pas d'où sort cette technique, mais elle m'est venue naturellement. En tout cas, c'est efficace. Je me sens un peu mieux.

Je me redresse. Mon corps pèse une tonne et chaque effort me coûte. Lorsque je fixe mon regard sur le reflet que m'offre le miroir, je prends un instant pour réaliser qu'il s'agit de moi. Je touche d'abord mes cheveux. Courts et blonds, avec des reflets roses. J'arbore une coupe assez stylée ! Je passe ensuite mes doigts sur mon visage. Tuméfié, des bleus ornent mes pommettes et l'un de mes yeux noisette. Je grimace lorsque j'appuie sur une plaie. Je devais être sacrément maquillée, car j'ai des restes un peu partout sur les joues et autour de mes paupières gonflées. En prenant du recul, je découvre ma taille : moyenne, un mètre soixante-cinq environ, et plutôt bien foutue.

J'agis instinctivement comme si j'avais fait ça toute ma vie. Je poursuis mes recherches en retournant dans la chambre. Des vêtements sont soigneusement pendus sur un cintre dans l'armoire. Un pantalon usé en cuir noir et un sweat de la même couleur. Le tout est maculé de sang séché et déchiré par endroits. Je fouille dans les poches et y trouve un portefeuille.

Bon, je ne me suis donc pas fait agresser pour mon argent. Des billets, une carte de crédit américaine et un permis de conduire.

Génésis Burning... délivré dans l'État du Texas en 2018. J'observe la femme sur la photo. *C'est donc moi...* Sans blessures, sans traces de maquillage et avec les cheveux longs, attachés en une queue de cheval haute.

Rien à voir avec celle du miroir. Sur ce cliché, je fais sage et ressemble à « Mademoiselle Tout-le-Monde », alors que là, j'arbore un look... *étudié*. Presque marginal.

J'ai beau me creuser la cervelle, rien ne me vient.

Qui suis-je ?! Une sourde colère monte en moi sans que je puisse la contrôler. J'explose soudain en hurlant à m'en briser la voix et attrape la bouteille d'eau sur la table à roulettes pour l'envoyer avec force contre le mur. Rapidement, la porte s'ouvre et la gentille infirmière se précipite sur moi.

— Tout doux, ma jolie, murmure-t-elle en posant ses deux mains sur mes épaules. Vous devez vous calmer. Venez vous asseoir.

Elle me guide jusqu'au lit et je me laisse faire comme une poupée de chiffon. Vidée de mes forces, troublée par ce qui m'arrive, je ne parviens pas à faire le tri dans mes idées.

— Parfois, le cerveau préfère ne pas se souvenir, plutôt que de faire face à la réalité. La mémoire peut vous revenir dans une heure, demain ou...

— Jamais ?

— C'est possible. Mais vous devez vous concentrer sur le positif.

Un rire amer sort de ma bouche. Cette femme continue de prendre soin de moi et presse mes doigts quand elle comprend que pour le moment, rien ne va.

— Bon, OK. Vous pensez certainement que le sort s'acharne, mais il faut absolument garder le moral. C'est cinquante pour cent de la récupération, vous savez !

Elle regarde ce que je tiens précieusement dans ma main. C'est le seul objet qui me rattache à ma vie. Ce portefeuille doit bien contenir quelque chose qui me rappellera qui je suis. Malheureusement, je n'ai pas l'occasion de le savoir, puisqu'un homme frappe et entre dans la pièce muni d'un fauteuil roulant.

— Bonjour, je suis Mario. C'est moi qui vais vous conduire jusqu'au scanner.

Il a l'air sympa et enjoué, hélas je n'ai pas le cœur à sourire. Je hoche simplement la tête.

— Au fait, je m'appelle Doriana, se présente l'infirmière en m'aidant à m'installer. Je serai là quand vous remonterez dans votre chambre.

Je me sens rassurée qu'elle veille sur moi. Elle est la seule personne qui fasse preuve d'un minimum de compassion et qui prenne le temps de faire attention à moi.

— Doriana ? demandé-je, alors que le brancardier pivote le fauteuil.

— Oui ?

— Où ai-je été retrouvée ?

À ses sourcils froncés, je réalise qu'une fois encore, sa réponse ne va pas arranger mon affaire.

— Dans une ruelle de Topito. Je ne sais pas ce que vous y faisiez, mais je vous déconseille d'y remettre les pieds.

Pas le temps d'avoir plus de précisions, car mon conducteur estime qu'il est l'heure d'y aller. *Topito*... Ce nom de quartier ne me dit absolument rien. Étant donné

le conseil de l'infirmière, j'imagine aisément qu'il ne fait pas partie des lieux touristiques de Mexico.

Qu'est-ce que je pouvais bien faire là-bas ?

Plusieurs scénarios se dessinent dans ma tête, tous plus noirs les uns que les autres.

Le résultat du scanner a montré un traumatisme crânien sévère. Le docteur Molina m'a expliqué que cela causait en partie ma perte de mémoire et cette migraine qui ne me lâche pas. Je dois absolument rester au repos, et surtout me calmer. Il m'a également prescrit des médicaments qui attendent sagement sur la table roulante face au lit. Pour le moment, tout passe par la perfusion plantée dans mon bras.

Dans le couloir, en remontant du sous-sol, j'ai repéré un type super louche qui me regardait méchamment. Je me suis sentie mal. Ma peau s'est couverte de chair de poule et une sensation de danger a tout de suite mis mes sens en alerte. Comme si je l'avais toujours fait, je n'ai pas baissé les yeux. Je me suis même redressée fièrement dans mon fauteuil tandis que Mario me racontait la soirée prévue chez sa mère et le délicieux repas qui l'attendait. Le mec habillé comme un militaire a posé le doigt sur ses lèvres en m'intimant le silence, puis a ouvert sa veste au moment où nous entrions dans l'ascenseur, laissant entrapercevoir une arme. Un pistolet, coincé dans la ceinture de son pantalon. Depuis, je ne cesse de bondir dès qu'un bruit provient de l'extérieur de ma chambre. Je ne me sens pas en sécurité ici. La menace est claire et sans équivoque.

Qui est-il ? Que me veut-il ?

Pas du bien, ça, c'est clair...

Je tourne et retourne le portefeuille dans mes mains, puis l'ouvre à nouveau. En vérifiant une nouvelle fois dans les deux seules poches internes, je découvre une fente. Bien cachée entre les coutures, elle semble avoir été découpée au cutter. Je glisse mon index et en sors une photo abîmée. Mon cœur tambourine à m'en faire siffler les oreilles. Une impression de déjà-vu, un sentiment de soulagement. Un homme, brun, des yeux bleus incroyables et un sourire à couper le souffle. Il est beau et son regard a quelque chose qui m'apaise immédiatement. Je caresse ce visage qui ne m'est pas inconnu, mais dont je n'arrive pas à me souvenir. C'est la première fois que je ressens ce truc qui me dit que rien n'est perdu. Les souvenirs sont là, pas loin. Il suffirait d'un petit rien pour...

J'entends un brouhaha dans le couloir et me fige quand les éclats de voix se rapprochent. Je range rapidement ma trouvaille à l'endroit secret, puis arrache le cathéter relié à la poche de liquide qui diffuse en continu les remèdes censés me faire aller mieux. Du sang gicle sur le sol, malheureusement je n'ai pas le temps de me soucier de ce détail. Je bondis jusqu'à l'armoire pour en sortir les vêtements qui semblent être à moi. Je ne sais pas pourquoi, mais tout mon être me crie que je dois m'enfuir. Vite, et surtout sans me retourner. Je vire la blouse immonde d'hôpital puis enfile le pantalon, le sweat ainsi que les boots. Je fourre dans la poche centrale le portefeuille et les médicaments avant de me coller contre la porte. J'écoute, mais je n'entends plus rien. Lentement,

j'actionne la poignée et entrouvre le seul rempart qui me protège du monde extérieur.

Dos à moi, j'aperçois des aides-soignantes qui semblent dans tous leurs états. Elles discutent avec des agents de la sécurité. C'est maintenant ou jamais. Je n'aurai pas de seconde chance. Je le sens dans mes tripes. Capuche sur la tête, je longe rapidement le mur. Pas trop vite pour ne pas attirer l'attention, mais à l'affût du moindre danger. Je ne réfléchis pas. Tout est automatique, mécanique. Je sais ce que je dois faire. Je ne prends pas l'ascenseur, direction les escaliers. Je dévale les marches et vérifie par instants que je ne suis pas suivie en jetant des coups d'œil à l'étage supérieur. Le souffle court, la tête comme dans un étau, je ne m'arrête que lorsque j'arrive au niveau moins un. En ouvrant la lourde porte en métal d'un coup sec, je suis déjà prête mentalement à aller au combat s'il le faut. Le poing fermé, en position d'attaque, je fais un rapide tour d'horizon. Peut-être que le type au regard noir était seul ? Là, tout de suite, je ne vois rien d'alarmant qui pourrait me mettre la puce à l'oreille.

Je me faufile entre les voitures et me planque dès que j'intercepte des voix ou des pas se rapprocher de moi, jusqu'à ce que je gagne la rue.

Le soleil me brûle les yeux et augmente ma migraine. Je dois me protéger de mon bras en m'appuyant sur le premier mur venu.

— Ça va, mademoiselle ?

Je bondis et pars en courant droit devant aussi vite que je le peux. La pauvre dame me prend certainement pour

une échappée d'asile lorsqu'elle me voit détalier comme un lapin. J'ai mal partout, mes plaies tirent sur la peau de mon visage, et du sang de la perfusion arrachée trop violemment tout à l'heure coule sur ma main. Je l'essuie à la va-vite sur mon pull avant de continuer mon chemin. Évidemment, je n'ai aucune idée de la direction à prendre.

Au bout de plusieurs minutes, je ralentis le rythme, forcée et contrainte par une nausée que je suis incapable de réprimer. Je me cache dans le buisson d'un parc et vomis ma peur, mon désespoir. Hélas, je n'ai rien dans le ventre, les spasmes sont douloureux. Il me faut plusieurs minutes pour me redresser et reprendre mes esprits. Je profite de cet arrêt pour regarder autour de moi. Dans ma précipitation, j'ai foncé tête baissée sans savoir où j'allais. Comment le pourrais-je ? Je ne reconnais rien. Ni les rues ni la ville.

Je dois vraiment me poser et réfléchir. Le point de départ de mes recherches : Topito. J'ai des pesos en poche. La priorité est de les dépenser intelligemment. Nourriture et déplacements. Je serai plus en sécurité en taxi qu'en déambulant dans les rues au hasard. Bizarrement, mon cerveau carbure et je n'ai pas besoin de peser le pour ou le contre. Je sais comment procéder. Un peu comme si j'avais fait ça toute ma vie. Déstabilisant, mais c'est ce qui me fait tenir dans tout ce bordel. Si je me fie à la date de naissance inscrite sur le permis de conduire qui a servi à m'identifier, je suis née en 1994. J'ai donc 27 ans et pourtant, mes seuls souvenirs datent de ce matin. Je suis dans les emmerdes jusqu'au cou, sans en connaître les raisons. Ce type à l'hôpital, ces réflexes surréalistes qui m'ont permis de fuir. Je compte bien

élucider ce mystère, et ce n'est pas en faisant du tourisme
que je vais y parvenir.



CHAPITRE 2



SANDRO

Je viens de prendre cher, mais il faut dire que je l'ai un peu cherché. Insulter un mec qui ne veut pas me filer une clope dans ce quartier pourri, faut vraiment être con. Je n'ai pas une pièce en poche et un besoin de nicotine difficile à gérer. C'est ma drogue. Certains vont boire de l'alcool, se droguer, baiser... eh bien moi, je fume une cigarette. Chacun son addiction.

Deux jours que je zone dans Topito. Deux jours que je galère et rase les murs. Je n'ai pas peur et j'en ai vu bien

d'autres, mais cet endroit fait vraiment partie des pires. Une sorte de menace permanente qui flotte dans l'air et pèse sur vos épaules. On vous épie, vous interpelle. Si vous répondez, vous risquez d'en payer le prix à coups de poings ou de barre de fer. Quand ce n'est pas un flingue qu'on vous colle sur la tempe. Et si vous faites comme si vous n'aviez rien entendu, bah c'est la même. Dans tous les cas, vous êtes dans la merde. Tout est gris, ici. Les rues, les immeubles, le ciel, les gens... Une odeur immonde règne, mélange d'ordures en état de putréfaction qui me donne envie de gerber.

Les gens crient, s'engueulent ou s'improvisent revendeurs de tout et n'importe quoi. Bouffe, clopes, drogues en tous genres, et même de femmes. En quarante-huit heures, c'est au moins la cinquième fois qu'on me propose de passer quelques instants en compagnie d'une prostituée. Hors de question que je paie pour m'envoyer en l'air ! Déjà, parce que je n'ai pas besoin de ça. J'ai un certain succès. Sûrement l'effet *bad boy*, qui agit sur les nanas comme le meilleur des aphrodisiaques. Je n'ai qu'à claquer des doigts pour emballer. Mais la raison principale de mon refus, c'est que je n'ai pas un peso. Il va d'ailleurs falloir que je me refasse, et vite. J'ai la dalle et toujours ce besoin de fumer qui me rend fou.

Je n'ai pas atterri ici par hasard. C'est le spot idéal pour se planquer. Pour faire simple, j'ai un peu merdé avec mon ancien gang. Coucher avec la femme du boss, c'était une très mauvaise idée. Il faut dire aussi qu'elle m'avait chauffé durant des jours et des jours, la garce. Plus âgée que moi, mais vraiment sexy. Ce qui ne devait être qu'un coup vite fait s'est transformé en une aventure de

plusieurs semaines. En cachette, juste pour le plaisir, et parce qu'elle était vraiment très douée au pieu. Je le savais pourtant, et l'avertissement était clair. Le premier qui la touchait le paierait de sa vie. Mais moi, rien ne me fait peur et personne ne m'attend à la maison. Bref, je me suis senti pousser des ailes et j'ai répondu aux appels de phares de Belinda. Résultat : je suis recherché par une bande de types tous plus dangereux les uns que les autres. Topito est le quartier ennemi de mes anciens potes.

Je pique une orange sur un stand de primeur et la fourre dans la poche de ma veste en jean usée. Je déambule avec cette nonchalance qui me caractérise et fait souvent grincer les dents. L'image que je renvoie est celle que je veux bien donner. Je cache les blessures que la vie m'a infligées derrière un masque de mauvais garçon. Un dur à cuire que rien n'effraie. C'est vrai, j'ai connu tellement de galères que la branlée que je viens de prendre, c'est de la rigolade. Pas de père ni de mère, une enfance baladée entre familles d'accueil et foyers, jusqu'au jour où j'ai décidé de prendre mon destin en main. Vers 14 ans, je me suis tiré d'un énième établissement pour jeunes en difficulté qui avaient de graves problèmes d'insertion dans la société. Ils me croyaient incapable, je voulais leur prouver le contraire. Je ne suis pas la merde qu'ils pensaient que je deviendrais.

Bon, force est de constater que pour le moment, le challenge est loin d'être relevé. Je suis un loser qui se fourre toujours dans les pires emmerdes et traîne avec des personnes peu recommandables.

Qui se ressemble s'assemble ! me crie la petite voix dans ma tête.

Je shoote dans une canette et fais sursauter une vieille dame assise sur un sac rempli de plastique, qu'elle revendra sans doute pour une misère. Je remarque un mec qui me fait penser à un Golgoth. Immense, une carrure impressionnante et des cicatrices sur le visage. Sa main camouflée à l'intérieur de sa veste ne me dit rien qui vaille. Appuyé contre un mur à l'angle d'une rue, il observe d'un œil malsain les passants et mâchouille un cure-dents qu'il finit par cracher quand il capte quelque chose. Lorsqu'il se redresse, je distingue un rictus mauvais se dessiner sur ses lèvres. Je suis la direction de son regard et tombe sur une nana plutôt pas mal, mais visiblement paumée. Pourtant, elle fait beaucoup d'efforts afin de paraître « normale », seulement je sais reconnaître les signes. Une sorte de panique qui émane d'elle, les yeux fuyants, la tête basse et les mains dans les poches. Elle fait tout pour se noyer dans la masse, mais comment le pourrait-elle ? Cette fille est vraiment très belle. Trop pour ce quartier. Son pantalon en cuir moule parfaitement ses jambes fuselées et son cul bien rond. Je décèle une poitrine généreuse et un visage de poupée, malgré ses blessures...

Je souris en me disant qu'elle a peut-être rencontré les mêmes connards que moi, tout à l'heure. Toujours est-il que si ça m'amuse, je ne supporte pas ceux qui s'en prennent aux plus faibles, et encore moins aux femmes. Ça m'a d'ailleurs valu plusieurs bastons et quelques cicatrices.

Planqué derrière un vendeur de tacos qui sentent divinement bon et m'ouvrent l'appétit, j'observe le petit manège. Shrek avance tel un félin sur sa proie, qui pour sa

part ne capte que dalle. Je la sens mal en point. Elle grimace en se tenant la tête. Faut dire qu'elle a dû morfler, étant donné son œil au beurre noir. Pire que le mien. Enfin, j'imagine, puisque je n'ai pas encore vérifié les dégâts. Je suis aux aguets, prêt à intervenir si nécessaire. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble qu'elle a besoin d'aide. C'est dans mes tripes et je suis toujours mon instinct. Si en plus, je peux me la taper, c'est que du bonus.

Elle se fait bousculer par un mouvement de foule, ce qui l'éloigne de celui qui veut n'en faire qu'une bouchée. C'est à ce moment-là que je me précipite sur elle et la fais avancer.

— Bouge et ne pose pas de questions ! lui ordonné-je sans préambule.

Elle se débat, mais je suis bien plus fort qu'elle. Une main sur son bras et l'autre dans son dos, je la pousse à accélérer. Je me retourne pour vérifier si nous sommes suivis.

— Bordel ! Plus vite !

Cette fois, nous courons et tournons dans une rue parallèle au marché. Je nous fais passer par un jardin, puis par-dessus une clôture, et l'encourage à sprinter encore. Elle ne se laisse pas faire et manque par deux fois de se barrer sans moi. Heureusement pour elle, je suis un pro des courses-poursuites. Elle m'insulte copieusement avec un accent américain, me donne des coups de coude et tente même de me balancer son genou où je pense. Peut-être que cette fille aurait réussi à s'en tirer sans moi, finalement ?

Lorsque j'estime avoir suffisamment de distance entre celui qui voulait lui faire la peau et nous, je casse le verrou d'un abri de jardin et la force à y entrer. À peine la porte refermée, elle se jette sur moi et me tord le bras jusqu'à me coller le nez contre le mur en bois. Dos à elle, je sens son souffle, rapide et sifflant, caresser mon cou. Ce n'est clairement pas le moment, mais notre position m'excite.

Bordel, il est vraiment temps que je tire un coup !

— Qui es-tu, et qu'est-ce que tu me veux ?

Sa voix est à la fois douce et rauque. Un savant mélange qui résonne dans mon bide.

— Hmm. C'est une drôle de façon de me dire merci. Un type te matait et clairement, il n'en voulait pas à ta petite culotte.

— Grand, balaféré, avec une veste militaire ?

— Ouais. Putain, lâche-moi !

Elle se détend légèrement et j'en profite pour inverser les rôles, sans toutefois y mettre toute ma force.

— Et maintenant, tu vas faire quoi ? grincé-je, mes yeux dans les siens.

Je la maintiens en position de soumission, mes doigts entourant ses poignets le long de ses cuisses. Elle gesticule, mais je positionne une jambe contre ses genoux pour éviter toute tentative d'émasculatation. La belle sait se battre, pas de doute !

— C'est quoi ton nom ? lui demandé-je.

Son regard percute le mien. En amande, marron, ses yeux me fusillent et me désarçonnent. Je me noie l'espace

de quelques secondes dans ces paillettes dorées et toute la détresse qu'elle tente de maîtriser par l'agressivité.

— Personne... Je ne suis personne.

Sa réponse me déstabilise. J'aurais pu dire la même chose, si elle m'avait posé la question. Je m'écarte lentement et la laisse libre de ses mouvements. Elle grimace en se frottant les poignets, puis se tient la tête.

— Ça nous fait un point en commun. T'as une clope ?

Elle penche son visage, encore caché sous sa capuche, sur le côté, ne comprenant pas où je veux en venir.

— Nan, je ne fume pas. En tout cas, je ne crois pas.

— Quoi ? Tu fumes ou pas ?

Alors, autant je la trouve carrément à mon goût, mais si elle est dingue, je passe mon tour...

— Non ! C'est bon, je peux y aller ?

— Si tu veux te faire tuer, libre à toi...

Je me décale et lui laisse le champ libre. Elle pèse le pour et le contre. Je peux voir d'ici les rouages de son cerveau qui tournent et retournent les possibilités qui s'offrent à elle.

— Sinon, j'ai une planque..., lui proposé-je, sans vraiment calculer dans quelle merde je me fourre encore. *Mi casa es su casa*. Je squatte une baraque à Polanco. Les proprios ne sont pas là, pour le moment.

Je leur rends service en prenant soin de leur maison en leur absence. S'ils savaient que je me planque chez eux, ils auraient vite fait d'appeler les flics. Par expérience, je ne dors jamais dans la rue ou les parkings. Je préfère dormir au chaud et protégé. Et puis, au moins, je peux me laver et

me faire à bouffer. Attention, quand je me tire, je range et je nettoie. Je laisse même parfois un mot pour les remercier. Encore une façon de montrer que, malgré le manque d'éducation, j'ai des principes et des valeurs.

— ... et si ça peut te rassurer, je ne te baiserais pas si tu ne le veux pas.

Je juge bon de préciser, au cas où... C'est ce qui finit de la convaincre. Elle hoche la tête en se mordillant la lèvre. Oui, alors, je sais être gentleman, mais faut qu'elle évite ce genre de trucs qui me font clairement bander. Je ne sais pas pourquoi j'insiste pour qu'elle me suive. D'habitude, je ne m'encombe jamais de boulet. J'évolue en groupe, pour la sécurité, mais je suis un loup solitaire.

Je me décale et l'invite à sortir. À quelques mètres derrière moi, toujours le regard fixé sur ses pieds et la mine sombre, elle me suit en silence. Je lui jette de temps en temps des coups d'œil et me demande à quoi elle ressemble quand elle sourit. Magnifique, j'en suis persuadé. Nous nous engouffrons dans le métro et je remarque qu'elle surveille toujours ses arrières. Intelligemment, pas en se retournant avec de gros sabots. Non, elle regarde dans les vitrines, par exemple, ou profite de l'arrêt à un feu rouge pour lever la tête.

Pour nous, pas de ticket. Je saute le portique de sécurité comme j'en ai l'habitude. Elle fronce les sourcils et me regarde avec un air de donneuse de leçon, avant de se raviser. Elle me rejoint, puis nous dévalons les couloirs bondés en cette heure de pointe. Finalement, la demoiselle n'est peut-être pas une habituée de la rue. Je me déplace le plus souvent à pied, mais je crains qu'elle ne

puisse marcher plusieurs kilomètres. Le métro est un lieu confiné d'où il est difficile de s'échapper en cas de danger. Je prends le risque pour elle et je préfère ne pas en analyser les raisons.

Elle ne parle toujours pas. Ça me convient, je ne suis pas un grand bavard, mais j'avoue que cette fois, j'apprécierais qu'elle ouvre la bouche et réponde à mes questions silencieuses.

Qui est-elle ? Que fuit-elle, et pourquoi ?

J'entends son ventre gargouiller alors que nous attendons notre correspondance. Elle ne cille pas et garde la même posture. Raide et le dos un peu voûté en même temps. Je sors de ma poche le fruit volé au marché et le lui tends. Ses prunelles font la navette entre mes yeux et mon offrande.

— Elle n'est pas empoisonnée. C'est une orange. Tu as faim, je te la donne. Si tu n'en veux pas, libre à toi...

Je m'apprête à filer l'orange à un pauvre type qui fait la manche, quand elle me l'arrache des mains et s'active à l'éplucher avant de l'engloutir en un temps record. Je me surprends à ricaner face à cette nana qui s'efforce de paraître forte, mais qui fond pour un agrume. Elle s'essuie la bouche d'un revers de la manche au moment où la rame entre en gare. Je ne fais aucune remarque qui pourrait la mettre en rogne, car je la soupçonne de pouvoir se tirer au moindre truc qui ne lui plairait pas. Et bizarrement, je n'en ai aucune envie. Nous sommes ballottés de gauche à droite, lorsque j'aperçois une mèche de ses cheveux. Rose. Elle a les cheveux roses... *J'adore ça !* Cette manière d'affirmer sa personnalité, d'afficher sa différence. Quand

elle me surprend à la scruter avec intérêt, elle réajuste sa capuche d'un geste sec et baisse les yeux.

Difficile à cerner, la miss...

L'avantage de ce moyen de transport, c'est la rapidité. Dix minutes plus tard, nous émergeons du tunnel. Comme je l'ai déjà vue faire, elle se cache du soleil avec sa main. Je n'en fais pas cas. Si elle souhaite me dire ce qu'elle a, elle le fera.

En un claquement de doigts, nous sommes passés de la misère à l'opulence. C'est étourdissant. De grosses voitures, des boutiques de luxe, des baraques incroyables et des femmes prêtes à tout pour le grand frisson. Passer un moment avec un type comme moi, c'est leur kif. Elles ont l'impression d'enfreindre la loi et s'en vantent auprès de leurs copines. Je remarque d'ailleurs une belle brune qui me mate sans aucun scrupule. Habituellement, je lui aurais proposé de me suivre, mais cette fois, je l'ignore. Je risque de m'en vouloir toute la nuit si je rate une occasion de baiser, mais la pâleur de celle qui m'accompagne est effrayante. Elle est à deux doigts de tomber dans les pommes. Je la soutiens en lui prenant le bras, mais elle me vire sans ménagement.

— Me touche pas ! braille-t-elle.

Je me marre en levant les bras pour lui montrer que je ne lui veux pas de mal. Elle se renfrogne et m'insulte copieusement. Cette fille est vraiment une énigme. Une belle et délicieuse énigme. Mystérieuse, avec un caractère de feu. Tout ce que j'aime. Je ne sais pas pourquoi, mais je crois que nous allons faire un bout de chemin ensemble.



CHAPITRE 3



GÉNÉSIS

Je ne sais pas d'où sort ce type, mais il tombe particulièrement bien. Je peux même dire qu'il m'a sauvé la vie. Alors que je déambulais dans le marché de Topito, la tête en vrac et la nausée au bord des lèvres, je n'ai pas été assez attentive à ceux qui m'entouraient. Le balafre m'a retrouvée et me surveillait de loin. Si ce mec n'avait pas été là, je... bref, je préfère ne pas y penser. Je suis tellement paumée que j'ai accepté de le suivre sans même discuter, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où il m'emmène. Tout ce que je sais, c'est que pour une raison

qui me dépasse, j'ai l'impression qu'il ne me veut pas de mal. Je le connais peut-être ? Pourquoi cette foutue mémoire ne me revient-elle pas ? C'est horrible de se creuser la tête pour tenter de se souvenir de choses qui ont été effacées de mon disque dur.

Je suis épuisée et tout mon corps me fait souffrir. Je ne suis plus qu'une boule de douleur qui suit comme un zombie son sauveur. Pour le moment, il ne semble pas me vouloir de mal, mais je reste méfiante, car je ne veux pas qu'il me pense faible ou à l'agonie, même si dans mon état, c'est le cas. Je dois *absolument* prendre sur moi. C'est pour cela que je l'ai viré quand il m'a soutenue, alors que je menaçais de m'effondrer.

Cet inconnu mesure au moins un mètre quatre-vingt-dix, si ce n'est plus. Je ne suis pas petite, mais bien obligée de lever la tête pour affronter son regard bleu qui tire presque sur le gris tant il est clair. Malgré cette couleur incroyable, ses yeux sont si sombres qu'ils sont flippants. Lorsqu'il me scrute, j'ai l'impression qu'il sonde mon âme. Déstabilisant et enivrant. Son visage est marqué par plusieurs cicatrices, dont une plus visible que les autres sur l'arcade gauche. Je le soupçonne de s'être battu de multiples fois. D'ailleurs, son dernier affrontement ne doit pas dater de très longtemps, si j'en crois les ecchymoses qui ornent sa pommette et son œil. Il émane de lui une sorte de dangerosité, de menace permanente. J'ai surpris quelques regards à ceux qui osaient l'observer. Mauvais, intenses, ils défiaient quiconque de s'approcher. Musclé, extrêmement beau, un air insolent de *bad boy*, il a tout de l'aimant à nanas.

Nous passons devant une épicerie. Il y entre après m'avoir fait un signe de tête. Je soupire pour lui signifier mon désaccord, mais il n'en a rien à faire. Après tout, je suis morte de faim et il me faut de l'eau pour avaler mes médicaments. Je le retrouve dans le rayon des plats préparés. Attention, pas de simples surgelés bourrés d'additifs. Non, de la nourriture d'un traiteur sous-vide. Ce filet de poisson accompagné de légumes a l'air délicieux. Mon sauveur surprend mon regard et attrape la barquette, puis une deuxième contenant de la viande avec des pâtes. Il vérifie derrière lui et me fait signe de garder le silence. Là, je comprends qu'il a l'intention de voler les articles, alors je l'arrête en attrapant son bras. Je suis surprise lorsqu'un courant électrique se propage de mes doigts à ma nuque, mais préfère ne pas analyser ces sensations.

— J'ai de l'argent, alors inutile de nous foutre encore plus dans la merde.

Il suspend son geste avant de hocher la tête.

— J'ai besoin de quelques trucs en plus.

— Je te suis.

Nous passons au rayon hygiène, où je prends dentifrice, déodorant, gel douche et shampoing, puis j'attrape une grande bouteille d'eau. Lorsque nous arrivons à la caisse, mon inconnu se gratte la gorge. Il semble mal à l'aise, comme s'il voulait me dire quelque chose et n'osait pas me le dire.

— On a oublié un truc ? demandé-je sèchement.

Je n'y peux rien. Oui, j'accepte de le suivre, cependant la confiance se gagne. Il se passe les doigts dans les cheveux, ce qui lui donne un air beaucoup plus accessible.

— C'est possible d'acheter des clopes ?

— Lesquelles ?

Il fait signe au caissier, puis je règle une fortune pour trois fois rien. Il ne me reste pas grand-chose. Entre le taxi de tout à l'heure et les courses, mes billets fondent comme neige au soleil. Je lui tends ses précieuses cigarettes, qu'il s'empresse d'ouvrir. Quand il tire sa première bouffée, ses traits se relâchent et il crache la fumée en soufflant.

— Putain ! s'exclame-t-il, ce qui lui vaut quelques réflexions de passants guindés. Merci !

Ce dont je suis certaine, c'est que je n'étais pas accro à cette cochonnerie. L'odeur m'écoeure et je suis obligée de reculer.

— Je ne t'en propose pas une. T'as bien raison... Quand on a mis le nez dedans, difficile de faire machine arrière. Enfin, moi, je ne me drogue pas et je ne bois qu'occasionnellement. Et puis, il faut bien mourir de quelque chose, hein ?

Je hausse les épaules. Mon enfer doit s'arrêter très vite, parce que je ne suis pas loin de m'effondrer sur le trottoir en attendant que mon heure arrive. J'ai vraiment trop tiré sur la corde, et le grand huit des émotions depuis mon réveil n'arrange pas mon état.

— On est à deux pas de la maison, me rassure-t-il, perspicace.

Je réajuste ma capuche pour me protéger du soleil écrasant et nous nous remettons en route.

Bordel, c'est la classe ! Le sol est en marbre, le mobilier de grande manufacture, et les baies vitrées donnent sur une terrasse où je distingue une piscine à débordement. Il y a tellement de pièces qu'il me faudra un GPS pour retrouver la chambre que mon hôte m'a attribuée. Mais avant d'aller m'y allonger, il faut que je me nourrisse. La fatigue, la faim, la douleur et la peur ne font pas bon ménage. Si je veux me donner toutes les chances de retrouver la mémoire et de récupérer rapidement, je dois faire plus attention à ma santé. Et ça commence par mon estomac.

Je fais réchauffer mon plat de poisson et me demande si je ne devrais pas en faire de même pour lui, au moins par politesse. D'ailleurs, je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve. Je suis seule dans cette immense cuisine digne d'un restaurant gastronomique. Les chromes sont rutilants, les appareils électroménagers attendent d'être utilisés et on pourrait manger par terre tellement c'est propre. J'avoue que cette parenthèse de solitude me fait du bien. Mon caractère commence doucement à se dessiner au travers de mes réactions et de mes ressentis. Indépendante, intègre, honnête et gourmande, si j'en crois le plaisir que je prends en dégustant ce saumon et ces légumes. Concentrée sur mon assiette, je sursaute et me fige lorsque je réalise que je suis observée.

Mon sauveur se tient dans l'embrasure de la porte dans une posture nonchalante, mais surtout en maillot de bain,

le corps ruisselant. *OK, je ne suis pas lesbienne non plus...* J'aime les hommes, et ce spécimen me fait beaucoup d'effet. L'épuisement, sans doute, parce que la situation ne prête pas au batifolage. Il m'observe avec cette intensité dans le regard, les mâchoires crispées et un rictus mauvais au coin des lèvres. J'avale péniblement ma bouchée avant de me racler la gorge et de retrouver une contenance.

— Je ne savais pas où tu étais. Je peux mettre ton plat au micro-ondes, si tu veux...

Je pose mes couverts, m'essuie la bouche et m'apprête à me lever quand sa voix résonne.

— Je peux me débrouiller, merci.

Il se déplace tel un félin. On dirait qu'il glisse sur le sol et que l'air se raréfie dans mes poumons quand il passe derrière moi. Les secondes s'éternisent, avec pour seule compagnie le bruit du four. Je n'ose pas me retourner. L'ambiance a visiblement changé et devient plus lourde, jusqu'à ce qu'il s'installe en face de moi.

— Y'a des fringues dans l'armoire de ta piaule, lance-t-il. Tu peux en prendre quelques-unes, mais il faudra te débrouiller pour laisser un peu de fric aux proprios.

Je suis assez surprise par l'ambiguïté de son caractère. Il habite dans cette maison sans autorisation, pourtant il respecte les biens et les personnes qui vivent ici. Paradoxal et attendrissant. Je crois qu'il est temps de faire connaissance. Je ne sais pas combien de temps nous allons nous côtoyer, pourtant j'aimerais au moins connaître son prénom. Lorsque je termine mon délicieux

repas, je sors de la poche ventrale de mon sweat les flacons de pilules censées me guérir.

— Je m'appelle Génésis, déclaré-je en fixant ses prunelles si troublantes.

Il semble hésiter à me répondre, mais finit par le faire, à mon plus grand soulagement. Je ne me voyais pas continuer à vivre aux côtés d'un inconnu.

— Sandro. T'es malade ?

Il montre mes médicaments d'un signe de tête, l'air de rien. Je me doute qu'il doit cogiter. J'ai manqué plusieurs fois de perdre connaissance et je dois faire peur à voir.

— Il paraît que je me suis fait agresser dans une rue à Topito. Je ne me souviens de rien.

Je ne réponds pas autre chose que ce qu'il attend de moi. Plus tard il comprendra quel boulet il a pris sous son aile, mieux ça sera. J'ai conscience que sans lui, je serais totalement seule et paumée dans cette ville. Je note un léger froncement de sourcils et ses mâchoires qui se crispent l'espace d'une fraction de seconde. C'est furtif, je m'étonne d'être aussi observatrice, mais encore une fois, j' imagine que c'est une qualité qui devait beaucoup me servir dans ma vie d'avant.

— Tu sais qui t'a fait ça ?

— Aucune idée. Je n'ai pas attendu que la police débarque dans ma chambre pour le savoir.

— Tu t'es tirée ?

— On va dire que je n'ai visiblement pas que des amis à Mexico.

— Tu le connais, ce type ? Celui du marché.

J'avale deux premières gélules en évitant ses yeux pénétrants. Sa façon de me regarder me met mal à l'aise et ses questions, bien que légitimes, sont un écho de mon impuissance à me rappeler qui je suis.

— Je pensais que tu aurais pu m'aider à le découvrir, réponds-je, en feignant la nonchalance.

Il se tait un instant et j'en profite pour prendre les derniers comprimés. J'appréhende ce qu'il a à me dire sur cet homme qui me veut du mal, mais en même temps, j'ai besoin de savoir.

— Jamais vu, mais je peux me renseigner.

Dos à lui, je sens son observation sur mon corps. Une douce chaleur se propage dans mon ventre. Je tente d'ignorer les émotions qu'il me procure. Une petite voix dans ma tête me souffle que je n'en ai pas le droit. Pas avant d'avoir retrouvé la mémoire et d'être sortie de ce merdier. Lorsque je lui fais face, je suis troublée par l'intensité de ses prunelles et l'expression de son visage. Lorsqu'il me regarde comme ça, je ne sais pas s'il a envie de me sauter dessus pour m'embrasser ou m'étrangler. C'est étrange. Parfois, je lis en lui très facilement, et la minute d'après, je suis incapable de déchiffrer ce qu'il pense. Il peut être impénétrable, dangereux.

Je crois que la discussion est terminée. Franchement, je suis épuisée. Je n'ai pas besoin qu'il foute un peu plus le bordel dans ma tête. Je ramasse les flacons de médicaments et esquisse un pas, mais Sandro n'en a visiblement pas fini avec moi.

— T'es américaine ?

Il commence à m'agacer avec ses questions. Je veux bien faire connaissance un minimum, mais là, il me demande des trucs auxquels je n'ai aucune réponse.

— Et toi, t'es de la police ? me renfrogné-je.

Sa réaction me surprend. Je m'attendais à tout sauf à ce qu'il éclate de rire. Un rire grave qui entre en vous et ne vous laisse pas indemne. Parce que si je m'en réfère à mon instinct, ces moments doivent être rares. Je m'adosse au plan de travail et croise les bras sur ma poitrine en attendant qu'il se calme.

— C'est bon, tu t'es bien moqué de moi, je peux aller me coucher ?

Mon ton est sec et je dois avouer que j'aime cette force de caractère que je me découvre. Une légère tendance à mordre avant d'être mordue. Je cache ma trouille et mes doutes sous une cuirasse épaisse.

— Mais je t'en prie, fais comme chez toi...

Si seulement... Je vacille légèrement quand la réalité me revient de plein fouet. Il s'en aperçoit et se met debout illico. Je ne lui laisse pas le temps de m'approcher et détale rapidement. Je ne peux pas lui permettre de s'introduire dans mon espace vital. Il me fait beaucoup trop d'effet, et pas que dans le bon sens du terme, malheureusement. Je referme la porte de ma chambre derrière moi en soupirant profondément. *Enfin le calme...* Je cherche un verrou ou une clé, histoire d'être tranquille, mais je me rends vite à l'évidence : n'importe qui pourrait entrer ici cette nuit s'il le souhaitait. Alors, j'attrape la chaise du bureau et la bloque sous la poignée. Nouveau réflexe venu de je ne sais où. Je n'en fais pas cas et me

dirige vers la salle de bains. Immense et à l'image de cette baraque, où tout est démesuré. La douche peut sans mal accueillir quatre personnes, la baignoire fait jacuzzi et le miroir est si grand qu'il m'est impossible de louper mon reflet. Je grimace lorsque je remarque les couleurs que prennent mes hématomes. Je préfère ne pas faire le détail. Du coup, je me déshabille rapidement et fonce sous le jet d'eau chaude.

La tête penchée vers le bas, les deux mains sur la faïence en face de moi, je laisse mes muscles se détendre et mes questions s'écouler dans ce siphon, loin de mon esprit torturé. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans cette douche, et même si ça me fait du bien, il est largement temps pour moi d'en sortir.

Je m'enroule dans une grande serviette moelleuse et épaisse, puis commence à fouiller dans les tiroirs. Brosse à dents neuve et crème hydratante. Je termine de me préparer avec mon lit pour objectif. Je ne sais pas si ce sont les médicaments, mais je commence à avoir du mal à garder les yeux ouverts.



CHAPITRE 4



SANDRO

Je n'entends plus de bruit provenant de la chambre de Génésis depuis plusieurs minutes. Pas que je l'espionne, mais elle a l'air sacrément remuée par son agression. Manquerait plus qu'elle clamse ici, ça serait vraiment la merde. Il faut être discret pour ne pas se faire prendre quand on squatte une baraque.

Cette fille est vraiment étrange. Elle est prête à mordre dès qu'on envahit un peu trop son espace vital mais paraît très fragile l'instant d'après. Elle ne montre aucun signe

de faiblesse ou de douleur. En tout cas, elle se donne beaucoup de mal pour le cacher. Aux yeux de certaines personnes qui ne se soucient que d'elles-mêmes, sa technique fonctionne parfaitement. Pas avec moi. Son corps parle pour elle. Il se tend légèrement, tandis que son regard dévie pour m'éviter de lire en elle et que sa respiration s'accélère. Il suffit de voir son pouls battre sous la peau fine de son cou. Comme un métronome, il marque le temps, puis se calme à mesure qu'elle régule ses émotions. C'est beaucoup de travail pour arriver à rester de marbre comme elle le fait. Elle doit maîtriser ce qui se bouscule en elle en permanence, anticiper ses réactions et le timbre de sa voix. Je sais de quoi je parle, je pratique cette activité simplement pour ne pas mourir dans la rue. Il m'est donc facile de reconnaître les attitudes de défense et de protection.

Génésis m'attire, mais en même temps, elle est synonyme de danger. Je ne la connais pas, pourtant elle m'intrigue. Beaucoup trop, et surtout en un temps record. Je veux en savoir plus sur elle, comprendre ses ambiguïtés, ses faiblesses et ses forces. C'est important de cerner ses ennemis et de s'en rapprocher pour parer à toute attaque. Je suis plutôt performant dans ce domaine. J'ai énormément d'amis dans la rue, dont la plupart pensent que je suis quelqu'un de confiance. Je me sers tout simplement d'eux à des fins de survie. Quand je peux rendre service, je m'assure toujours que ça me soit bénéfique. Si je n'en tire aucun avantage, je refuse par un tour de passe-passe ou un gros mensonge. Je les laisse penser qu'ils me sont indispensables, je me renseigne sur eux et appuie où ça fait mal si besoin. Tout ça n'est que du

flan. En réalité, je ne compte sur personne d'autre que moi-même. C'est beaucoup plus sûr.

D'ordinaire, je ne m'encombre jamais de personne et mène ma vie comme bon me semble. Sans barrière ni qui que ce soit pour me ralentir. J'évite les problèmes et traîne avec ceux qui peuvent m'apporter quelque chose, en m'assurant toujours de ne jamais rien leur devoir en retour. Je suis fourbe et je sais ruser pour tirer une situation à mon avantage. Non, je ne suis pas un saint, loin de là. Je me bats régulièrement et je ne gagne pas à chaque fois, parce que je ne tombe pas toujours sur moins costaud que moi, mais je laisse la plupart du temps un souvenir marquant. J'ai une certaine réputation que j'entretiens avec rigueur. On me considère comme un type qui n'a pas froid aux yeux et fonce tête baissée dans les emmerdes. Ça, c'est l'image que je renvoie, mais ceux qui me connaissent savent que je suis quelqu'un d'intègre et de droit. Quand je donne ma parole, je m'y tiens, peu important les conséquences.

Mes blessures d'enfance font de moi ce que je suis aujourd'hui. Je combats au quotidien les manques, les douleurs et les envies d'être comme monsieur Tout-le-Monde. Les fondations pourtant indispensables que donnent les parents à leur enfant, je ne les connais pas. Je me suis construit seul dès le plus jeune âge. Pas le choix, vu que mes vieux m'ont déposé sur les marches de l'église d'un tout petit village au sud du Mexique. J'ai ensuite été ballotté de foyers en familles d'accueil, puis j'ai décidé de prendre mon destin en main. C'est la rue qui m'a éduqué et je n'en ai pas honte.